



ROMAN DES ROMANDS

GENERATION NOUVELLE

PRIX LITTERAIRE

LE ROMAN DES ROMANDS EDITION 2011



Jacques-Etienne Bovard

Né à Morges en 1961. Maître de français, il bâtit une œuvre composée essentiellement de romans et de nouvelles.

Le résumé : *La cour des grands*, Jacques-Etienne Bovard, éd. Bernard Campiche

Ils n'auraient jamais dû se retrouver là. Invités par erreur pour une manifestation littéraire en France, trois auteurs de « romans de gare (ou de plage, ou de ce qu'on voudra) » se retrouvent au milieu des écrivains romands les plus réputés. Dont le grand Pierre Montavon, qui mérite de décrocher le Nobel. Au moins. Et la Pléiade, bien sûr. Au moins. Difficile pour une telle sommité de côtoyer les trois « pitres ».

Avec *La cour des grands*, Jacques-Etienne Bovard reprend la veine satirique qui a fait le succès des nouvelles de *Nains de jardin*, entre autres. Il démontre une nouvelle fois son aisance à débusquer bêtise et fatuité. Bien sûr, on est parfois à la limite de la caricature, qui va souvent de pair avec la satire, mais il n'y a pas de quoi boudier son plaisir : avec son observation pertinente et hilarante d'un milieu littéraire bouffi de certitudes, l'écrivain vaudois signe un roman jubilatoire, tout en posant d'intéressantes questions sur la réception des œuvres, sur les distinctions entre haute littérature et romans de bas étage.

(Eric Bulliard)

www.campiche.ch

rue des Buis 3
1202 Genève
www.romandesromands.ch

C.: fabienne@humeroose.com
T.: + 41 78 824 97 50
F.: +41 22 388 43 99

Quand j'avais 17 ans : Un merveilleux capharnaüm

« A dix-sept ans, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, qu'on me mettait sous les yeux, ou qu'on me glissait sous le paletot.

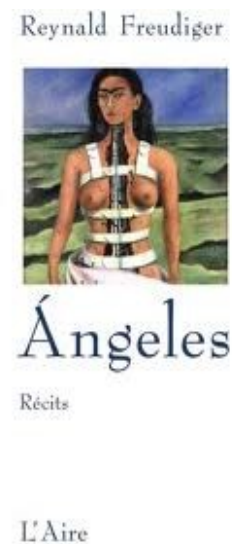
D'abord il y avait la bibliothèque paternelle, pleine de « valeurs sûres » de toutes sortes, Dumas, Vernes, Maupassant, *Le Roman de Renart*, entre moult récits historiques et des mètres de « J'ai lu leur aventure », où je piochais d'autant plus abondamment qu'on n'avait pas la télévision. Douces surprises, *Les Dames galantes* de Brantôme, assez inattendues dans ce paysage apparemment austère. Et surtout, cachés derrière la rangée des Balzac, une ribambelle de polars américains bien noirs, qu'il s'agissait de lire vite, et de remettre soigneusement à leur place...

Puis il y avait le Gymnase, avec les monuments de l'Antiquité grecque et latine, Platon, Euripide, Virgile, Salluste ; je trimais dur sur la syntaxe et les verbes irréguliers, mais j'aimais l'effort de la traduction, cette entrée lettre à lettre dans les arcanes de ce qui allait constituer ma langue, deux millénaires plus tard. Lire Homère et Lucrèce dans le texte, même lentement (surtout lentement), m'enchantait à un point tel que je m'en votais parfois des pages supplémentaires, allant picorer chez des auteurs « hors programme », tels Aristophane ou Pétrone, dont le *Satiricon* m'obséda durablement. En français, sous la houlette savante, drolatique et parfois tumultueuse de Jacques Chessex, on découvrait Ramuz, Baudelaire, Breton, Racine, Flaubert. On lisait, et on écrivait, à travers toutes sortes d'exercices féconds, tels la nouvelle brève, le pastiche, le pamphlet, la controverse et j'en passe.

Enfin il y avait les sources latérales, les copains, qui avaient tous leurs bassins versants particulier. On se passait discrètement des piles de BD, bien sûr, de Hergé à Franquin, en passant par Jacobs, Greg et bien d'autres. Mais j'aimais encore plus les petits volumes de la « Série Noire », avec une prédilection dévorante pour les enquêtes du commissaire San-Antonio, assorti de ses inracontables comparses Bérurier et Pinaud, sans exclure cependant moult récits de science-fiction ou d'espionnage, ni toutes sortes de proses certes stéréotypées, mais agréablement scabreuses. On me répétait que je perdais un temps précieux dans cette « sous-littérature », cette « lie », ces « gueuseries », et j'étais même souvent près d'en éprouver de la culpabilité (cent trente pages ce soir de *Remets ton slip, gondolier*, alors que j'aurais pu creuser *Le Discours de la méthode* !).

Mais c'était plus fort que moi. J'aimais trop ces contrastes, ces surprises, ces vertiges, ces débauches, ces délires. C'était cela, la grande richesse de ces années-là : s'envoyer des festins de chapitres, danser sous des trombes de mots nobles ou ignobles, tâter de tout, tout aimer ou presque, en se foutant pas mal des échelles de valeurs, des castes et du bon goût. On trierait plus tard. Ou plus exactement le tri se ferait tout seul...

Il s'est fait, et jamais je n'ai regretté une heure de toutes celles que j'ai passées dans ce merveilleux capharnaüm. J'irais même jusqu'à dire que je n'ai jamais mieux lu qu'à cet âge-là. »



Reynald Freudiger

Né en 1979, Reynald Freudiger vit actuellement en Suisse. Ecrivain, chercheur et enseignant, il est notamment l'auteur du roman *La Mort du Prince bleu*.

Le résumé : *Angeles*, Reynald Freudiger, éd. de L'Aire

Douze textes à lire d'une traite chacun. Douze contes, comme les appelle Reynald Freudiger dans la préface (« comme Lowry, j'aime les préfaces. Même les mauvaises préfaces, et les très dispensables. ») Pour son deuxième ouvrage après *La mort du prince bleu* (2009), l'auteur lausannois a choisi la forme brève et incisive. A travers *Angeles*, on croise douze personnages, tous à un moment clé de leur existence. En toile de fond s'étend l'Amérique latine, telle que la vivent une faiseuse d'anges, un sans-papiers, une jeune Colombienne émigrée en Suisse, des touristes en all inclusive... Une Amérique latine que Reynald Freudiger, à l'évidence, connaît et apprécie. Sur un ton tour à tour grave, grinçant ou ironique, il trace ces destins d'une plume poétique, singulière, avec un sens de l'observation affûtée. L'ensemble est parsemé de merveilleux, par touches parfaitement dosées, qui collent idéalement à ce continent, à son mystère, sa magie. Le tout forme un recueil rigoureusement construit et, au final, un hommage à l'inventivité, aux histoires, à la littérature.
(Eric Bulliard)

www.editions-aire.ch

Quand j'avais 17 ans : /

« On me demande de parler de mes dix-sept ans. Je me souviens surtout qu'à cet âge, mon regard aimait à se poser dans le vide : l'air « absorbé » devait, pensais-je alors, me faire passer pour un romantique. C'était un peu grotesque, mais ça marchait assez bien (et je n'en demandais pas plus). J'étais beaucoup trop poseur pour être honnête, mais j'étais pourtant persuadé de ne pas savoir mentir : la terrible impression d'être enfermé dans la sincérité, – ce qui était plutôt ennuyeux, parce que je tombais amoureux à chaque coin de rue (le soir, en rentrant chez moi, le cœur déchiré par une mille et unième rencontre, prêt à me tailler les veines de ne savoir que faire de ces amours aussi sincères qu'incompatibles, je m'installais sur mon balcon et m'allumais une cigarette au clair de lune en écoutant du Radiohead, parce que, là aussi, ça devait me donner l'air romantique, – et tant pis si j'étais alors mon seul spectateur...). C'est à peu près à cette époque que j'ai lu pour la première fois La Prose du Transsibérien. Cendrars y raconte le long voyage en train qu'il a fait, adolescent, à travers la Russie, de Moscou à Kharbine, dans le sang et les flammes du début du 20e siècle. J'ai été soufflé par la lecture de ce poème, par l'atmosphère de ce voyage. Et puis j'ai appris qu'un journaliste avait un jour demandé au poète s'il avait réellement pris ce train mythique, ce Transsibérien, car les dates semblaient poser problème. Cendrars lui aurait répondu : « Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je vous l'ai fait prendre à tous ! ». Jamais apologie du mensonge ne m'avait autant séduit : ce que Cendrars disait là, c'est que la frontière entre le vrai et le faux est négligeable, que l'important, c'est ce qu'on croit. Loin d'être ce mal qu'on m'avait toujours dit, le mensonge pourrait ainsi être avant tout magie de la fiction. Par la suite, j'ai compris que parler et écrire, c'était en réalité toujours mentir, parce que dire quelque chose, c'est surtout taire tout le reste. A Cuba, il y a une religion, la santería, qui affirme que nous vivons dans le monde du mensonge, parce que la parole est mensonge et que notre monde est fait de paroles. Bien sûr, ça rend un peu parano, mais au fond, pourquoi pas ? Etre parano, après tout, c'est d'abord se raconter des histoires. Et qu'elles soient fausses, ces histoires, peu importe : quand on se les raconte, elles paraissent tellement vraies... Mais être parano, c'est aussi savoir se méfier. J'imagine qu'on vous dit d'ailleurs depuis toujours qu'il ne faut pas croire ce qu'on raconte à la télé et qu'on vous répète (en histoire, en français, en géo) qu'il ne faut pas vous fier à Wikipedia. A ces mises en garde, ajoutez encore celle-ci : il faut vous méfier de ce que les écrivains veulent faire passer pour vrai. Ils ont fait du langage – donc du mensonge – leur profession : ils sont les grands fabulateurs. Ce n'est ainsi pas la vérité biographique qu'il faut chercher dans leur confession autobiographique, c'est une vérité d'un autre ordre, – qu'on peut par exemple appeler esthétique, ou faussée. Tout le monde a tendance à idéaliser ce qu'il était par le passé, ou alors au contraire à s'en moquer ; à faire de son autobiographie une fiction. La vérité, c'est que mes dix-sept ans, dans mon souvenir, ne sont pas très précis, qu'ils se confondent avec mes dix-huit ans, et avec mes quinze ans, – et peut-être même avec la vie de quelques autres. Et si, à dix-sept ans, je me croyais réellement prisonnier de la sincérité, au moins savais-je déjà me mentir à moi-même... ».



Alexandre Friederich

Né en 1965 à Lausanne. Déménagement à Helsinki, Madrid, Lausanne, Mexico, Hanoï. Etudes de philosophie à Genève. Profession: afficheur. Fait des voyages à vélo, écrit du théâtre.

Le résumé : *Ogrorog*, Alexandre Friederich, éd. des Sauvages

Un homme traverse la France d'est en ouest à vélo. Il a rendez-vous avec un ami. Sous la pluie, dans le vent et les forêts, il remâche ses pensées, des images lui viennent, des souvenirs, des lectures, des amis. A vélo, le temps s'écoule différemment, l'espace des routes et des chemins devient plus élastique, les rencontres deviennent possibles – un constructeur de mur, un ancien roadie polyglotte et cinglé, une famille hospitalière, des ivrognes, des sans-grades, des inconnus. Bien qu'il soit le récit d'une décision singulièrement anachronique, ce petit livre est de son temps, comme il est de son espace : un temps que l'on perd à lire, un espace que l'on perd à arpenter. En suivant cet homme et son vélo trop lourd, on ne sait pas trop où l'on va, mais on y va ; on avance dans cette histoire comme son héros, par à-coups, par faux départs, déviations et retours en arrière. Entre présent de narration et passé composé, le livre emporte son lecteur dans une grande et fertile rumination du monde. *Ogrorog* est de ces récits qui imposent leur rythme de lecture, et trouve ainsi sa place parmi les meilleures surprises littéraires de cette année.

(Gaspard Turin)

www.editionsdessauvages.ch

rue des Buis 3
1202 Genève
www.romandesromands.ch

C.: fabienne@humerose.com
T.: + 41 78 824 97 50
F.: +41 22 388 43 99

Quand j'avais 17 ans : Le Pont

« Sur la colline, les rues offraient des échappées, les immeubles avaient des toits. Je levais les yeux, je m'intéressais aux arbres ou je prétendais m'y intéresser. Ensuite il me fallait passer par le pont Chauderon. Je n'aimais pas ce pont. Trottoirs longs et minces, voitures au-dessus du vide. Un pont est un raccourci, une mauvaise idée, une idée d'homme. En bas, soixante ou septante ou cent mètres plus bas, les casernes aux portes rouges. Chaque matin, j'espérais voir des pompiers courir. Je n'en ai jamais vu : l'année de mes dix-sept ans, il n'y eut pas d'incendie. Tout était invisible et douloureux.

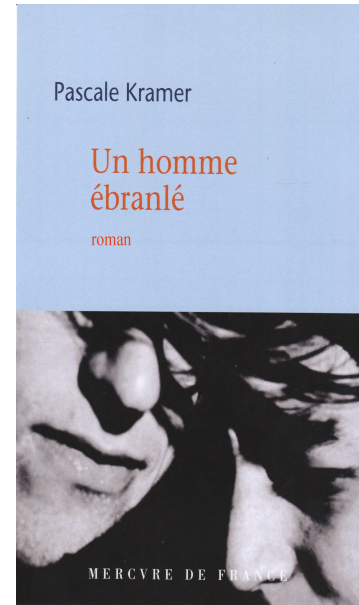
Sur le pont, que j'empruntais côté lac, je ne me préoccupais pas des passants qui empruntaient le trottoir est, il me suffisait de craindre ceux qui venaient dans ma direction, sur mon trottoir, le trottoir ouest. Aussitôt engagé sur le pont, ces passants devenaient une menace. Ils venaient vers moi et les dents serrées j'allais vers eux. Je calculais le point de notre rencontre, je tournais la tête vers les voitures, le vide, les voitures et quand je revenais vers les passants, ceux-ci avaient gagné du terrain et ainsi, il me fallait refaire mes calculs pour savoir à quel endroit du pont nous allions nous croiser, nous dévisager, nous voir.

Je ne pensais pas me jeter dans le vide, ce que j'ai toujours fait par la suite, mais ces réflexions m'aidaient à oublier la menace que représentaient les autres passants, venus de la place Chauderon, et qui marchaient vers moi, les yeux sur le lac. Ces passants, je ne les connaissais pas mais je les reconnaissais. Deux hommes et une femme, à la même heure, sur le pont Chauderon qui mène à l'école de Commerce. J'essayais de ne pas les voir, et pour y parvenir, je les fixais. Je ne savais plus marcher. Mes genoux et mes pieds lâchaient. A chaque pas, je devinais des obstacles : un frigidaire, une flaque, du barbelé, et je les surmontais à grand-peine, tel un handicapé lancé sur une piste de bowling, et je durcissais mon regard pour me raccrocher à quelque chose, je fixais les passants, les deux hommes, l'un n'allait pas tarder à être à ma hauteur, puis elle, puis lui, le deuxième homme. Je fixais ces trois passants comme si je les prenais à la gorge et le lac mettait dans mon dos un petit vent.

Après avoir croisé le premier des deux hommes, je reprenais mon souffle et le cauchemar continuait avec la femme et le deuxième homme. Lorsque j'atteignais enfin l'autre côté du pont Chauderon, je longeais l'hôpital ophtalmologique, là où ceux qui ont perdu leur regard sur le monde mettent l'avenir entre les mains des spécialistes. Alors je ralentissais. L'école était en vue. L'école de Commerce avec son préau dur et sa façade de molasse verte ornée d'une devise que je n'ai jamais pris la peine de lire (expulsé par le directeur en fin d'année) et je montais de grandes marches de pierre et il me fallait avancer entre les groupes d'élèves, vers le portail de fer forgé, grand, noir, et je pensais à cet homme aveugle transportant à travers les couloirs souterrains de la ville de Lausanne (où il faisait de la musique) une pancarte qui disait : « aveugle (sans yeux) ». C'était peut-être cela qu'on nous apprenait dans cette école de Commerce qui ne nous apprenait que des choses inutiles, peut-être voulait-on nous arracher toute forme de voyance ?

Enfin l'appel sonnait et je me servais du seul pouvoir qui est invisible aux yeux des gardiens : je cessais d'écouter, je fermais mes oreilles, je me coupais de la parole.

Aujourd'hui, trente ans plus tard, je suis heureux, fâché, remonté, amoureux, dur, désolé, dégoûté et stupéfait devant la multiplication des raccourcis et je constate qu'un panneau placé sur l'hôpital ophtalmologique annonce l'ouverture prochaine d'un chantier d'extension. »



Pascale Kramer

Née à Genève en 1961, elle publie ses deux premiers romans alors qu'elle a tout juste passé la vingtaine. S'ensuit un silence de dix ans, pendant lequel elle monte un bureau de conception en publicité à Paris, où elle vit et travaille depuis 1987.

Le résumé : *Un homme ébranlé*, Pascale Kramer, éd. Mercure de France

Dans *L'implacable brutalité du réveil*, Pascale Kramer avait exploré le sentiment de culpabilité dont peut souffrir une mère qui n'éprouve pas d'attachement pour son enfant. Avec *Un homme ébranlé*, son nouveau roman, elle s'attaque à un thème encore plus difficile : la mort et son cortège de fantômes. Pour ce faire, Pascale Kramer se place dans le corps et surtout la tête de Simone dont le compagnon est condamné par le cancer. Dans ce couple, qui sent la fin de son histoire, arrive le fils adolescent de Claude, né d'une brève liaison antérieure et Claude décide de se battre contre la maladie.

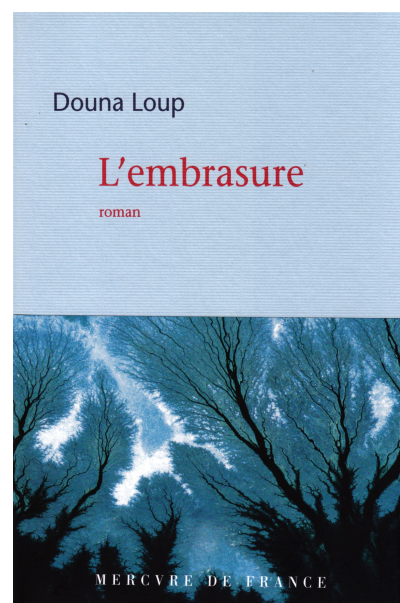
A travers cette histoire, Pascale Kramer décortique le cerveau de Simone et les pensées qui le traversent : par exemple le sentiment épouvantable de cette femme qui n'ose pas imaginer pouvoir se réjouir de passer une semaine de vacances avec son frère après la mort de son compagnon. Ce livre est un bijou de pudeur, de finesse, de précision et somme toute d'amour. (Valérie Meylan)

www.mercuredelfrance.fr

Quand j'avais 17 ans : /

rue des Buis 3
1202 Genève
www.romandesromands.ch

C.: fabienne@humerose.com
T.: + 41 78 824 97 50
F.: +41 22 388 43 99



Douna Loup

Née en 1982. À dix-huit ans, son Bac Littéraire en poche, elle part pour six mois à Madagascar en tant que bénévole dans un orphelinat. À son retour elle s'essaye à l'ethnologie, nettoie une banque pendant trois mois, écrit sa première nouvelle, puis devient mère, étudie les plantes médicinales.

Le résumé : *L'Embrasure*, Douna Loup, éd. Mercure de France

L'Embrasure, titre plein de promesses : ouverture sur la forêt, sur les autres, sur la vie, ... étonnant roman d'apprentissage et d'initiation, qui invite au rêve et à la réflexion tout à la fois. Le protagoniste de ce roman, un jeune homme attachant, emmène le lecteur dans cette forêt qu'il aime et qui le sauve, symbole d'un monde inconnu, énigmatique, peu à peu arpenté. Avec Lise, puis Eva, il découvre le bonheur d'aimer. Leandro Martin, le suicidé, l'arrime sur le chemin du sens de la vie, Grand-père Lou le rattache à sa famille disparue. Les personnages prennent corps et le roman se lit avec avidité.

Beaucoup d'odeurs et de couleurs dans ce récit. Une écriture simple et limpide pour dire l'essentiel. Beaucoup de retenue et de pudeur aussi, et pourtant tout est dit de l'amour et de la mort. Douna Loup livre un roman plein de sensibilité et de tendresse dont les personnages attachants emmènent le lecteur sur les chemins de la vie, vers une véritable compréhension de soi et des autres.

(Marianne Dyens)

www.mercuredefrance.fr

Quand j'avais 17 ans :

« Un soleil de fin d'été dans la tête, j'entame ma dernière année sur les bancs de l'enseignement. Je me sens impatiente comme une neige fondue.

Cet été j'ai connu l'amour en deux jours.

J'ai connu l'éblouissement en trois heures. J'ai connu le parfait désespoir en l'espace d'une après-midi.

Près d'une gare, sous un feu, la tête renversée par la mer j'ai aimé un garçon croisé de nuit sur une guitare. En septembre dans les salles de classes j'écris des lettres démesurées à cet amant que je ne reverrai jamais. C'est pourtant lui qui a inauguré en moi les premières pentes éblouissantes du désir.

En octobre je me découvre le pied philosophe. Pourtant je chausse mal le Sartre, le Nietzsche me va un peu grand, mais Freud, Marx, Camus et Platon me donnent des élans traversants.

Au lycée, un matin d'enterrement fermente mes larmes de deuil précoce. La chaise restée vide en classe nous cimente autour de la vie. Amitié. Amitié. Amitié.

Mon lycée est coffré en ville. Les trottoirs qui m'y mènent sont bardés d'attentes en tous genre. Je chasse les voitures d'une seule main et fais des prières têtues pour être heureuse plus que souvent. Ma plus belle robe est une église que je mets très régulièrement.

Elle me fait le plus bel effet dans la bruyance de la ville. Mon corps en elle est comme en cosse. Un petit haricot fringant.

En novembre je crois aux anges, je répète une pièce de Claudel, il ne me manque plus que des ailes. Je mâche et remâche les mots dans ma bouche jusqu'à ce qu'ils se mêlent à mon propre sang. Une simple tirade dite, doit sonner comme le pouls aux tempes.

Décembre, je n'ai toujours pas revu le garçon des baisers sous le pin, il me semble que les leçons de chimie s'éternisent en poèmes.

Le soir je griffonne dans un cahier, de nuit je lis la peau des mandarines, je m'y découvre un amoureux, j'entame une nouvelle ascension.

Janvier, février, mars passent vite avec le cœur qui bat son plein.

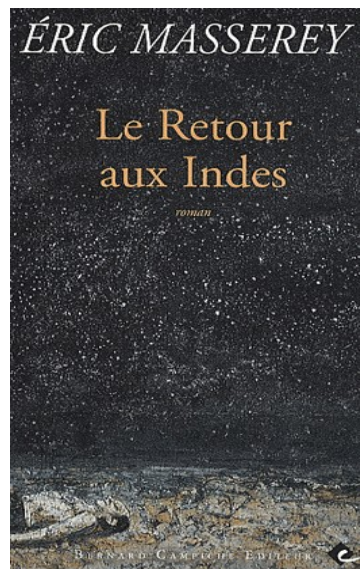
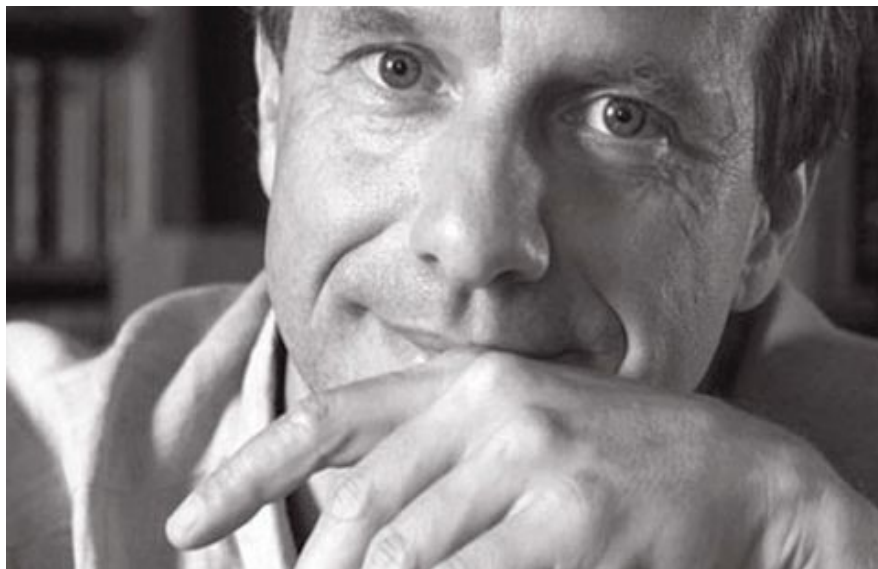
Le printemps tente de m'envoûter, les professeurs tentent de nous préparer au grand examen, nos têtes tentent d'ingurgiter ce savoir liturgique.

Pourtant nos ongles seront bientôt sauvages. Nous révisons dans les parcs publics d'étranges leçons de liberté.

Début d'été, entre filles nous partons vaillamment réviser notre baccalauréat.

Juin fait son grabuge de lumière, mais nous, nous savons tout de la guerre de 39-45.

Juillet, nous sommes une bande de cinq amies à pactiser un soir en folie; dans un jardin une malle de fer ensevelit les premiers rêves de nos dix-huit ans... nous ne buvons pas assez pour oublier ce lieu sacré, mais chacune, bac en poche, sait qu'elle embarque pour un très long été. »



Eric Masserey

Né en 1961 en Valais. Après une maturité classique à Sion, il suit des études de médecine aux Universités de Fribourg et de Lausanne avec une spécialisation en pédiatrie. Il est actuellement médecin cantonal adjoint du canton de Vaud.

Le résumé : *Le retour aux Indes*, Eric Masserey, éd. Bernard Campiche

Au début, on craint de se perdre, entre repères chronologiques, prologue, mystérieuse lettre trouvée... Mais cette première impression de fouillis ne dure guère: par le récit d'un extraordinaire voyage, Eric Masserey trace un portrait saisissant de l'Europe du XVI^e siècle. Le siècle d'or, avec toute son effervescence.

Salonique, Chios, l'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal : Vasco Iseu de Castelo Branco traverse les pays et ses souvenirs d'enfance, d'abord avec sa fille, puis seul. Il rencontre savants et poètes, dans un monde de bouleversements, de découvertes scientifiques, de maladies, aussi.

Médecin dans le canton de Vaud, Eric Masserey s'appuie sur une érudition tranquille : de ses multiples recherches et voyages, il a eu l'élégance de ne garder que la crème, de ne pas noyer le lecteur sous les références et l'esbroufe. Dans une langue ample et classique, il réussit là un roman solide, plein de vie et d'extravagances, à l'image de son titre complet : *Le retour aux Indes*, que fit Vasco Iseu de Castelo Branco entre 1568 et 1572, depuis Chios en mer Egée jusqu'à Salamanque, par bateaux, caravanes mulésières et à pied.
(Eric Bulliard)

www.campiche.ch

Quand j'avais 17 ans : Kéa est un nom d'oiseau, d'île et de fille

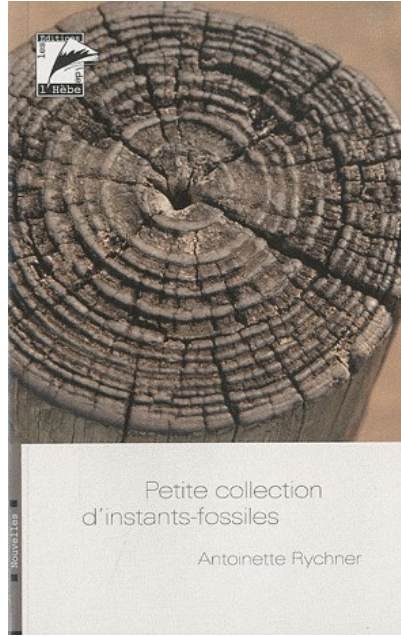
« Le bois est humide, la fumée nous assaille. Le tumulte de la rivière proche nous assourdit. Cascades de sensations. Une pierre a roulé sous mes pieds au passage du gué, je suis tombé dans l'eau tout à l'heure, habillé.

D'énormes fougères surplombent la piscine naturelle fumante où nous trempions, nus comme Adams, et soulagés. Bienfaisante est la source thermale après cette longue journée de marche qui nous a menés d'un versant sec des montagnes de l'île du Sud, à l'autre, pluvieux. David sort le premier de la baignade. Comme un diable vif jailli du chaudron, toute sa peau fume ! Il tisonne les tronçons de hêtres qui crachent, fâchés, des étincelles, puis s'en va voir comment se portent mes affaires mises à sécher sur des branches. Son énorme éclat de rire me fait bondir hors de ma marmite. De l'autre côté des fougères, un gang de kéas, grands perroquets malins et voleurs, s'enfuit en tous sens avec mes habits, nom de dieu ! se chamaillant, les uns sur une chaussette, d'autres dans mon slip. Un oiseau plus entreprenant fait la noce avec mon sac à dos qu'il a réussi à ouvrir, et s'efforce d'en tirer une couverture à grands coups de tête, son terrible bec crochu planté dans le tissu.

...On me prête des chaussettes trop petites et un short trop grand ; une soupe chauffée comme elle peut ; on garde les yeux ouverts sous les étoiles que des fumerolles sulfureuses s'amuse à masquer. On marchera encore demain et après-demain...

J'ai dix-sept ans en Nouvelle-Zélande. Je transporte mon monde dans un sac, des livres qui n'aiment pas l'eau et que je laisse dans les cabanes du chemin à mesure que je les termine. Je lis *Roots*, par exemple, et *Wuthering Heights*. A l'école, je fais de la figuration dans *Richard III*. Le dimanche, je vais chez les anglicans parce que la fille du pasteur me plaît. Mais ce n'est pas complètement réciproque. A la ferme où j'habite, je trimballe en side-car Maid la petite chienne capable de conduire deux mille moutons, parce qu'elle adore ça, la follette, les dérapages en plein champ.

J'ai quitté pour un temps le Valais natal et ses pentes parce que, de l'autre côté, il y a certainement quelque chose. Ou bien ? J'ai aimé quitter et aller, vivre une nouvelle famille, téléphoner trois fois en une année après avoir pris rendez-vous avec une standardiste, craindre ces volatiles qui ne supportent pas de nous voir passer à vélo près de leur nid, et qui nous poursuivent en criant féroce *keaaaaa*, avec l'intention de nous piquer la tête... J'ai été séduit de tant de manières que je me tais souvent sur ce temps-là. Et j'ai aimé rentrer, aussi, différent, décalé. J'ai retrouvé mes pentes et suis descendu à la cave boire un verre de fendant de nos vignes. Puis je suis reparti, j'ai connu une île grecque appelée Kéa, et une fille nommée Kéa qui était aussi une île. Mais je n'ai plus jamais autant été, en route, que cette première fois de l'autre côté de la terre, comme toutes ces premières fois dont on ne revient jamais complètement. Ou pas du tout. »



Antoinette Rychner

Née en 1979. Si elle se confronte très vite à la prose, elle écrit également pour le théâtre. A ce jour, deux de ses textes ont été portés à la scène : *La vie pour rire* et *L'enfant mode d'emploi*.

Le résumé : *Petite collection d'instant-fossiles*, Antoinette Rychner, éd. de l'Hèbe

Le paysage de la fiction romande contemporaine est très riche en recueils de nouvelles, mais celui d'Antoinette Rychner est de ceux qui ressortent nettement du lot. Il y est question de petits événements, de textes courts comme un petit dessin. Vingt-cinq nouvelles, qui déclinent un minimalisme formel (fait d'ellipses, de gros plans, de dérobades et de cassures) avec un minimalisme de contenu. En effet, cet exercice de microfiction traite de micro-événements, qui n'en sont finalement que parce qu'ils font l'objet d'une prise en charge littéraire. S'agit-il en effet d'événement lorsqu'un vieillard déplacé sur un banc découvre la présence d'un cerisier à quelques pas de lui ? Lorsqu'un mari décide de laisser dans le frigidaire le dernier yaourt plutôt que de le manger ? Lorsqu'un ex-employé, face à ses anciens collègues désolés, s'efforce par dignité de ne remercier personne ? On a tout au plus affaire à des instantanés, à un quotidien sublimé par l'écriture. Mais au-delà du tour de force stylistique, les nouvelles d'Antoinette Rychner possèdent une qualité rare, par laquelle cette petite collection fait véritablement œuvre : celle d'offrir de manière fragmentaire une vision du monde cohérente et unique.

(Gaspard Turin)

Quand j'avais 17 ans : /

« Me doucher
avec les cheveux
mettre mini short
iPod
montre
natel
ongles
agenda

Elle a douze, treize, quatorze,
Elle a seize,
Elle a dix-sept ans.
Je suis dans sa chambre,
Face au lit un tableau noir,
Ces mots y sont écrits,
Je n'en crois pas mes yeux.
Je pense : voilà ce qui est
Dans sa tête.
Voilà ce qui la préoccupe,
Voilà ce qu'elle ne doit
A aucun prix oublier,
Ce à quoi une fille de douze, treize, quatorze,
Une fille de seize, de dix-sept ans le soir,
Rêve avant de se coucher.

Avec les mots que j'aurais écrits
Si j'avais eu à douze, à treize, à quatorze
Si j'avais à seize, à dix-sept ans
Eu dans ma chambre un tableau noir,
Je fais ma propre liste :

Partir
avec cette envie d'absolu
prendre sac à dos
canette de bière
tabac à rouler
recueil de poèmes (Rimbaud)
carnet
stylo

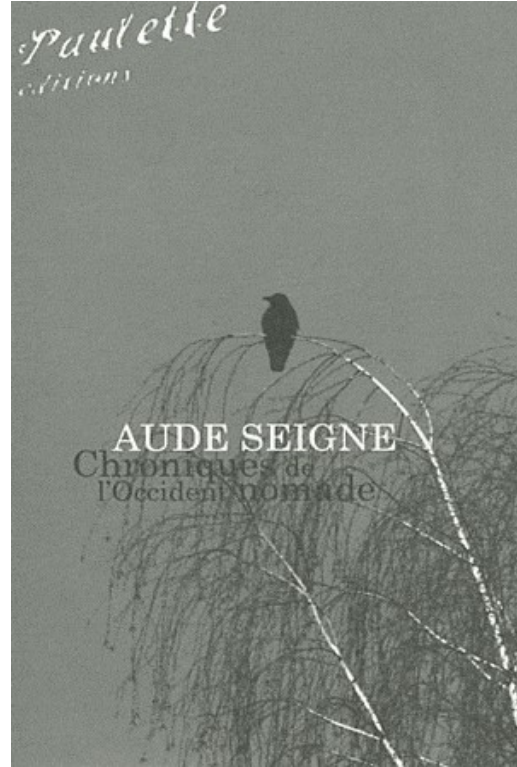
Ça, je me dis – est-ce que je suis en colère ? ou juste nostalgique,
Ça, c'était la vraie attitude.
Et pour tâter mon âme, je me récite ces vers
Qui aujourd'hui encore me donnent la sensation d'être en vie :
Par les soirs bleus d'été, j'irai par les sentiers

Picoté par les blés, fouler l'herbe menue
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur mes pieds
Je laisserai le vent baigner ma tête nue

Mais je suis dans la chambre d'une fille de douze,
D'une fille de treize, quatorze, seize,
D'une fille de dix-sept ans,
Et je fais face au tableau noir.

Moi l'adulte
Qui ne saurais dire de la bière en canette
et du tabac à rouler
Qu'ils sont des garants de liberté.
Moi l'adulte dont la révolte,
Les vers,
Et les évasions d'alors
N'ont pas vu le commencement d'une société plus humaine,
L'adulte dont la génération n'aura su empêcher
L'avènement de notre règne du désir dicté.
Moi qui devant le tableau noir comprends
En quelle intimité quotidienne est venue se loger
La tyrannie. Et pourtant,
A vous qui me lisez ; je crois l'intelligence intacte.
Je crois en votre capacité
A désobéir,
Et je crois à cet horizon en chacun de vous
Sur lequel peuvent naître à tout instant des idées,
Des mots plus riches que :
Mini short
iPod
montre
natel
ongles
agenda.

Si les vers de Rimbaud vous parlent,
Alors empruntez les sentiers ! Laissez le vent
Baigner vos têtes nues.
Et s'ils ne suscitent pas de mouvement,
Alors inventez !
Dépassez,
Ecrivez
Vos propres vers. »



Aude Seigne

Née le 14 février 1985 à Genève. Tout en suivant une formation gymnasiale puis universitaire, elle part chaque année quelques mois. *Les Chroniques...* sont le fruit de ces années de nomadisme. Elle prépare actuellement un mémoire en littérature française sur les écrivains-voyageurs en Orient au XXe siècle.

Le résumé : *Chroniques de l'Occident nomade*, Aude Seigne, éd. Paulette

C'est le genre de petit miracle qui permet de croire encore et toujours en la littérature de ce pays. Cette rencontre entre une jeune auteure et une (très) jeune maison d'édition lausannoise a abouti à ce texte épatant, tour à tour drôle, haletant, mélancolique... Dans *Chroniques de l'Occident nomade*, la Genevoise Aude Seigne ne se contente pas de raconter ses innombrables voyages. Elle amorce des réflexions sur ses rencontres, sur les pays traversés, sur l'écriture, sur la littérature.

Aude Seigne cite Rimbaud, Bouvier, ou encore le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert qu'elle rêve de réécrire. Ce qui n'est pas innocent: à chaque ligne, on sent son envie de dépasser les clichés. Avec le souci constant de la forme et le bon goût de ne pas prendre le lecteur pour un idiot : « J'ai envie d'écrire, j'ai l'intention de vous dire tout ce qui est dicible. Le reste, vous le déduirez. » Loin de l'autocélébration du genre « je suis une baroudeuse, j'ai tout vu, tout connu », elle fouille son sujet au plus profond, d'une écriture alerte et fraîche. Un petit miracle, vraiment. (Eric Bulliard)

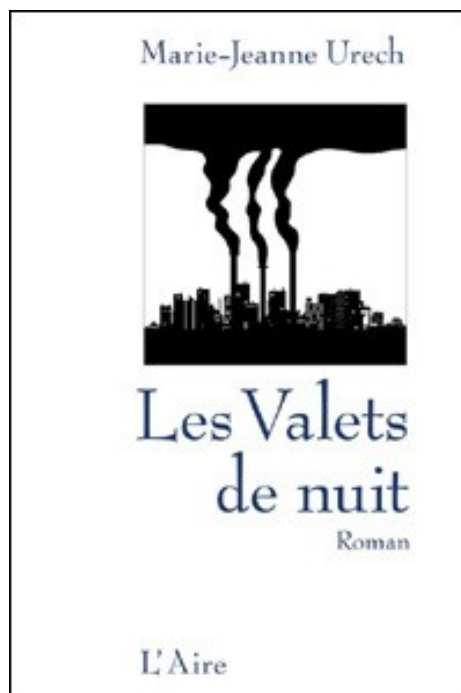
www.audeseigne.com et www.editions-paulette.ch

rue des Buis 3
1202 Genève
www.romandesromands.ch

C.: fabienne@humeroise.com
T.: + 41 78 824 97 50
F.: +41 22 388 43 99

Quand j'avais 17 ans : Les champs de maïs

« J'ai beaucoup aimé mes 17 ans. Sur le moment, ils me paraissaient parfois difficiles. Tout me semblait à conquérir et tout s'accélérait vers un futur – l'après-collège – devant lequel je me sentais démunie. Mais, rétrospectivement, c'est un peu une année où tout a changé, où j'ai cessé d'être triste pour me dire que je pouvais être qui je voulais être, façonner ma vie comme je la voulais. Je n'ai pas fait de choix décisif qui a tout bouleversé, mais au fond de moi, imperceptiblement, un mécanisme s'est mis en marche, une envie, des envies, une force de les réaliser. Une fois de plus, c'est un voyage qui m'a enseigné cette leçon. Je suis partie trois mois au Canada dans le cadre d'un échange linguistique proposé par le collège. Trois mois en pleine campagne ontarienne, dans une famille baptiste où on ne pouvait pas se baigner en maillot de bains deux-pièces dans son propre jardin, où chacun avait sa voiture, des idées un peu racistes et une ignorance qui me surprenait de jour en jour. On me demandait si les gens avaient des voitures en Europe, si les femmes s'épilaient en Suisse... Quand je raconte cela aujourd'hui, il y a comme un dédain qui s'y entend malgré moi, comme une plainte que les gens recueillent en disant « Ma pauvre... ». Mais j'ai beaucoup aimé ce séjour. J'ai aimé les clichés, allant des champs de maïs qui entouraient la maison au schoolbus jaune qui venait me chercher à l'aube, et j'ai aussi aimé la distance, géographique et psychologique, que j'ai pu prendre par rapport à ma vie. J'avais du temps au Canada, beaucoup de temps, alors je pratiquais cet exercice de profondeur : écrire ma vie quotidienne, suisse, de l'extérieur, m'observer de loin comme si j'étais quelqu'un d'autre, et voir si en m'éloignant, comme pour un tableau dans un musée, je comprenais quelque chose de la scène générale que je n'avais pas saisi en y collant de près. Je savais que Rimbaud avait écrit le célèbre On n'est pas sérieux quand on a 17 ans, mais je ne comprenais pas du tout ce qu'il avait voulu dire. Tout me semblait, à moi, sérieux. Parents divorcés, amour platonique, exceller partout, toujours, penser à l'avenir et regarder par la fenêtre, le soir, avec une rage dont la source m'était un peu mystérieuse. J'ai compris plus tard que Rimbaud avait dit vrai. Tout cela n'est pas sérieux, et je l'étais, moi, beaucoup trop. On n'est pas sérieux quand on a 17 ans, mais on fait comme si. Paradoxalement, ce sont ces quelques mois canadiens sérieux, cette vie de religieuse champêtre, qui m'ont appris que, pour être insouciant, c'était le moment où jamais. 17 ans, c'était le début d'une effervescence qui a duré plusieurs années et dont je serai nostalgique à jamais. »



Marie-Jeanne Urech

Née en 1976 à Lausanne, elle passe une licence en Sciences sociales à l'université de Lausanne, puis un diplôme de réalisation à la London Film School en 2001. Alors qu'elle explore la veine réaliste via son travail de documentariste, elle développe dans son écriture un univers fantasmagorique très personnel, au fil de nouvelles et romans déjantés, souvent caustiques.

Le résumé : *Les Valets de nuit*, Marie-Jeanne Urech, éd. de l'Aire

La crise des subprimes qui a dévasté la ville de Cleveland, aux Etats-Unis, en 2008, a visiblement inspiré les artistes vaudois. Au film-documentaire *Cleveland contre Wall Street* du réalisateur Jean-Stéphane Bron, l'auteure Marie-Jeanne Urech ajoute sa propre version de la tragédie. Cette Lausannoise de 35 ans a d'abord passé cinq mois sur place, en trois voyages successifs, pour en ramener des images fortes : fermetures d'usines, expulsions, ventes aux enchères à même les trottoirs, rues vides, maisons abandonnées, pillées. Mais là s'arrête le réalisme, car tout le reste de ce quatrième roman est né de l'imaginaire hyperactif de l'auteure. On y côtoie par exemple, dans le désordre, des anges gardiens, Barack Obama ou un distributeur de frites vivant. A mi-chemin entre les univers de Boris Vian et de Roald Dahl, *Les Valets de nuit* est une fiction allégorique, onirique, tragi-comique, parfois absurde, toujours poétique. (Blaise Hofmann)

www.marie-jeanneurech.com et www.editions-aire.ch

Quand j'avais 15 ans : « Tu verras, il y a un train fantôme qui traverse une église ! »

« Ces quelques mots d'un camarade de classe, plus rapide que moi à débiter une lecture obligatoire, m'ont ouvert les portes d'un univers où toute chose devient possible. J'avais 15 ans. Le train fantôme circulait entre les pages du roman *L'écume des jours* de Boris Vian. Après Zola, Hugo, Flaubert, découvrir Vian, c'était comme ouvrir la fenêtre d'une pièce capitonnée, une fenêtre sur un monde où les objets s'animent, les expressions sont prises au pied de la lettre, les normes renversées et où les mots deviennent un terrain de jeu et d'expérimentation. J'avais 15 ans et cette alternative à une réalité bien carrée m'a tout de suite conquise. J'ai commencé à écrire des poèmes satiriques dans lesquels chaque mot était l'occasion d'un jeu, parfois tiré par les cheveux, abstrait ou trop compliqué, mais l'essentiel, c'était de s'amuser. Ecrire sur le quotidien, sur les choses qui nous touchent, nous choquent, tout en s'amusant, voilà ce que j'aimais. L'année suivante, un cours sur le dadaïsme me révéla que Boris Vian n'était pas le seul de son espèce, mais qu'avant lui, d'autres artistes avaient renversé les conventions, détourné des objets, joué avec la réalité, inventé une manière de créer où l'imagination était reine. J'avais été particulièrement fascinée par une œuvre de Kurt Schwitters, l'*Ursonate*, une sorte de poème sonore composé d'onomatopées et qui commençait ainsi : « Fümms bö wö tää zää Uu pögiff, kwii, Ee ». Là encore, on s'échappait des modèles classiques pour atteindre les rives d'un nouveau monde, rempli d'humour, d'autodérision et de liberté. N'en déplaise à Christophe Colomb, pas besoin de traverser les océans pour découvrir de nouveaux mondes. A 15 ans, j'ai découvert le mien. C'est un petit paradis terrestre couvert de champs du possible, d'arbres de l'imagination, d'objets animés, dans lequel j'entre à peine je saisis ma plume. Ou plutôt, à peine je lorgne par la fenêtre de mon ordinateur. »